

# LA BONNE PAROLE

ABONNEMENT (payable en Janvier)  
Canada et Etats-Unis, 50 cts  
Etranger, - - - 80 cts

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE  
SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol. V.

JANVIER

No 11

ABONNEMENT ET REDACTION :  
Chambre 3, Monument National  
Boul. Saint-Laurent, Montréal. — Tél. Main 7122.  
Heures de Bureau de 9 h. a.m., à 1 h. p.m.

## SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES

### Les dames patronnesses des oeuvres suivantes:

Inst. des Sourdes-Muettes  
Crèche de la Miséricorde  
Nazareth  
Hôpital Notre-Dame  
Hospice Saint-Vincent-de-  
Hôpital Ste-Justine [Paul  
La Providence et  
Les Incurables

### Fédération paroissiale de:

l'Enfant-Jésus  
T. S. Nom de Jésus,  
[Maisonneuve  
Saint-Henri  
Saint-Jean-Baptiste  
Saint-Vincent de Paul  
La Nativité d'Hochelaga  
Saint-Arsène  
Immaculée Conception  
Saint-Anselme

Sainte-Catherine  
Ste-Philomène de Rose-  
Sacré-Cœur [mont  
Sainte-Hélène  
Saint-Eusèbe  
Sainte-Clothilde  
N.-D. du Perpétuel Se-  
cours, Ville Emard

### Cercle des demoiselles de Saint-Pierre

Le Foyer  
Les Ecoles ménagères  
Cercle d'études N.-Dame

### Association des:

Institutrices catholiques  
emp. de manufacture  
emp. de magasins  
emp. de bureau  
femmes d'affaires  
L'Assistance maternelle  
Colonie de Vacances

## REVUE MENSUELLE



## SOMMAIRE

Entre Nous .... Madeleine G. Hugenin  
Chronique des œuvres.  
Pour le foyer.... Justine Hardel  
Le coin du travail:  
Chronique .... Marie J. Gérin-Lajoie  
Les sympathies de l'âme féminine pour  
le Christianisme.... A. C.  
Conversion .... Marie Noël  
En marge d'une œuvre populaire .... Paulina  
Bachelière .... Thérèse  
Les cercles d'études:  
La discussion au cercle..Georgette Le Moyné  
Entraide.  
Notre courrier.  
Revue des revues .... E. L.

## — ENTRE NOUS —

Le rôle de la femme devient de plus en plus ardu... à certains moments, nous pouvons même le trouver écrasant, tant il appelle d'énergie, de force morale et de vitalité intense. Notre rôle aussi devient de plus en plus marqué pour la souffrance. Nous avons suivi ce que la femme des pays européens devait donner de son esprit, de son cœur, de son sang même à la réalisation des lourds problèmes qui agitent le monde, et nous ne songions pas alors que le cercle sanglant engloberait notre paisible patrie et que nos femmes auraient à subir les mêmes traitements, à surmonter les mêmes angoisses, à consentir les mêmes sacrifices. Le sort vient d'en être jeté néanmoins, et sans que nous puissions même calculer où nous conduira une collaboration si pénible et si cruelle, nous voilà, malgré nous, entraînés dans la frénésie sanglante d'où doit sortir pour le monde, nous affirme-t-on, un peu de liberté et de joie.

Cette liberté et cette joie auront été payées bien cher.

Mais nous devons retenir des principes qui sonnent très haut dans cette lutte gigantesque, celui-ci qui réclame le droit du faible contre le fort, le droit de la minorité contre la majorité, pour, au jour du jugement que la Victoire fera prononcer, réclamer à notre tour la justice qui nous a quelquefois, ici même manqué, et pour laquelle nous devons cependant donner le sang généreux de notre race. Et ce jour-là, il faudra bien que notre voix soit entendue, que notre droit soit enfin établi, et indestructiblement.

Quant au rôle de la femme, il monte sans cesse et se hausse dans le sublime du sacrifice jusqu'à des hauteurs que les plus ardentes féministes n'avaient même pas espéré atteindre de sitôt. A part la douleur qu'elle doit porter, la vaillance qu'elle doit manifester, la femme est appelée dans toutes les nations à prendre sa part plus large des responsabilités, à sauvegarder le présent, à préparer l'avenir, à assurer en un mot la vie des peuples, non-seulement dans la mission sacrée qui est sa fonction toute naturelle, mais encore dans l'accomplissement de besoins qui ont été jusqu'ici épargnés à ce que l'on voulait bien appeler sa faiblesse, et

réservées uniquement pour les forts et les rudes. La faiblesse féminine n'existe plus, elle est éteinte dans les vieilles civilisations, et n'apparaîtra peut-être plus dans les sociétés futures. Ce serait téméraire d'affirmer que la femme n'aspirera pas au repos, si large qu'ait été son initiative aux heures de la lutte, si grande qu'ait été sa vaillance aux époques où la nation avait besoin de tout son concours. Ce laborieux emploi de ses facultés d'endurance et de courage sera par elle, uniquement dans bien des cas, accepté comme l'effort qu'elle doit donner dans le malheur immense qui accable toute la patrie. Le plus profond chroniqueur de cette époque tourmentée, celui-là même qui a écrit les "Grandes Heures", M. Henri Lavedan, de l'Académie Française, a récemment donné au problème féminin, une attention passionnée. Il a guidé et encouragé l'effort des femmes, mais il a surtout prêché la maternité comme le rôle le plus féminin, voire même le plus féministe qui puisse tenter les apôtres de la race. Il a écrit sur la famille des pages sublimes de patriotisme, mais aussi éclairées d'une splendide morale. A côté, il a aussi regardé les autres femmes, celles qui n'ont ni foyer, ni époux, celles qui vivent seules et doivent donner à la vie, tout ce que la vie peut réclamer de leurs forces, pour assurer le fonctionnement du grand rouage économique qui fait mouvoir les peuples. Il est étonné de l'effort prodigieux que la femme remplit dans le domaine de cet "utile" jusqu'ici inconnu d'elle, et dont elle s'empare avec une adresse et une volonté qui enchantent, certes, l'écrivain mais lui causent peut-être aussi une vague frayeur. Le problème de l'après-guerre se pose nettement en son cerveau, et il se demande si la femme voudra désarmer elle aussi, quand le moment en sera venu, quitter son nouveau champ d'action, et laisser l'homme retourner seul à ses habituelles besognes. Il appréhende presque une lutte qui d'avance l'impressionne. Je crois qu'il a tort. La femme arrachée pour ainsi dire de son foyer par la force des circonstances n'aspire qu'à y retourner. Elle y rentrera l'heure venue, satisfaite d'avoir fait son devoir jusqu'au bout, d'avoir aidé le grand travail de la nation, d'avoir prouvé sa personnalité rayonnante, d'avoir, motif plus simple, mais non moins vibrant, nourri

sa nichée, et résolu elle-même ce problème matériel qui dorénavant ne pourra plus l'inquiéter.

Naturellement la certitude de sa force réelle la délivrera sans doute des asservissements humiliants auxquels elle avait peut-être jusqu'ici cédé; mais ne vaut-il vraiment pas mieux que la femme ait le sentiment de sa véritable valeur, plutôt que de plier devant les puériles frayeurs qui lui masquaient autrefois l'horizon. Ne deviendra-t-elle pas alors plus véritablement la compagne, celle sur laquelle l'on compte, mais celle avec laquelle il faut aussi compter. Et en quoi les sociétés se porteraient-elles plus mal de l'équilibre dorénavant établi dans chaque foyer, où chacun saura ses droits, et évitera de molester l'associée désormais grandie par sa nouvelle personnalité? Puisque cette guerre doit mener à la justice, ne sera-t-il pas magnifique et impressionnant de voir se comprendre, la toute première, cette justice envers la femme qui aura partagé les peines, communiqué aux angoisses, et payé, elle aussi le meilleur de son sang, celui des fils qu'elle a mis au monde. De ce fait seulement, elle a certes droit au partage des dépouilles splendides, le prix des holocaustes qui depuis tantôt quatre ans s'échelonnent en sinistres calvaires tout le long des routes de notre douce mère d'antan, la France.

Et chez nous, si la guerre ne doit pas bientôt finir, nous verrons vite l'utilisation encore plus accentuée des énergies féminines dont le concours n'a jamais été dédaigné. Nous connaissons des voies nouvelles, nous verrons tout naturellement s'ouvrir des carrières jusqu'ici solidement barrées à notre juste curiosité, et rien n'arrêtera notre élan courageux et sincère. Mais ici comme ailleurs, nous prendrons dans la tâche commune ce à quoi tout nous donne droit, et que la frayeur irraisonnée d'une concurrence possible nous avait jusqu'ici refusé. Nous voudrions faire notre devoir dans toute sa plénitude, aider à l'expansion des forces de la nation, et quand l'heure aura sonné de choisir notre destin librement, sans souci de toute l'indépendance acquise, nous reprendrons un rôle plus effacé mais tout aussi glorieux, et ce par la force de l'amour, par le besoin du repos délicat et charmant que donne la maison, et surtout la maison qui devra se peupler par le miracle des naissances qui sont la loi de notre religion et la force de la cité laurentienne.

*Madeleine-G. Huguenin.*

## AVIS A NOS ABONNÉS

Une séance importante des abonnées de La Bonne Parole aura lieu au Monument National au cours du mois; la date en sera indiquée par les journaux. Il est devenu nécessaire de donner un grand essor à notre revue et d'en faire vraiment l'organe des Canadiennes-françaises. Dans les temps difficiles que nous traversons, il faut préciser l'expression du patriotisme chez les femmes et orienter nettement notre action en vue de l'idéal national.

Nous rappelons à nos abonnés qu'avec le mois de janvier est échu l'abonnement au journal et l'administration les prie instamment de bien vouloir verser leur cotisation qui est de 50 sous seulement, par mandat-poste ou directement au secrétariat.

## Chronique des Oeuvres

*Nos vœux pour 1918.*

Ce sont des vœux un peu étranges que la Bonne Parole vient offrir à tous les membres de nos œuvres affiliées et de nos comités.

Mais ne vivons-nous pas des heures étranges où chaque tournant de route semble mener un peu plus vers la nuit et le mystère? N'assistons-nous pas à d'étranges spectacles où des crimes se commettent au nom du patriotisme, du droit social, voire même de la foi sacrée?

Si jamais autant la grande loi de la charité, s'aimer les uns les autres comme le Christ nous a aimés, n'a été méprisée, c'est que l'égoïsme a tout envahi, a tout foulé aux pieds et règne en maître au cœur même des nations. Les peuples égoïstes après les hommes égoïstes: ce sera la guerre toujours et partout.

Ne faut-il pas neutraliser les grands vices nationaux par les grandes vertus nationales? A la haine commune il faudra donc opposer l'amour commun, et à l'égoïsme général l'oubli entier de soi-même.

A ce prix seul peut se rétablir l'équilibre et renaître la paix, le bonheur universel dont nous sommes tous solidaires.

Mais à ces mots de dévouement, d'abnégation, de sacrifice, instinctivement nous nous tournons vers la femme, mettant dans ce mouvement le geste d'une prière. Ne sait-elle pas édifier son propre bonheur sur celui qu'elle répand autour d'elle?

Parce que vous comprenez ainsi Mesdames les vraies joies du cœur, parce que vous avez su trouver dans les mille souffrances à soulager de quoi satisfaire vos plus nobles aspirations, permettez-nous de vous souhaiter aujourd'hui, non tout simplement une bonne et une heureuse année, mais que vous soyez comblées de tous les dons que vous aurez vous-mêmes répandus dans le sacrifice.

\*\*\*

A ces vœux à peine formulés nous joignons déjà un appel vibrant. Notre tâche n'est pas terminée puisque 1918 se lève aussi dans des lueurs de sang, et que pour nous particulièrement s'annoncent des événements tragiques.

Plus que jamais Mesdames nous avons besoin de votre grand et inlassable dévouement. La Fédération l'implore spécialement aujourd'hui en faveur de nos institutions nationales, l'une des principales sources de la vitalité et des forces de notre race.

Elles sont nombreuses ces institutions, elles sont belles et répondent à peu près à tous les besoins, mais elles manquent de main-d'œuvre....

Consacrons-leur de notre temps, de notre luxe, de notre activité; dirigeons vers elles quelques-unes de nos pensées et de ces enthousiasmes dont nous nous laissons envahir à des titres parfois bien futiles.

Si quelques-unes d'entre vous, désireuses de s'employer, ne savent où porter leur dévouement, à elles toutes, la Fédération fait un appel spécial, leur demandant de bien vouloir lui permettre de diriger un peu leur généreuse activité.

Plusieurs de ses œuvres: Goutte-de-Lait, Croix-Rouge, Fédération paroissiales, Cercles d'Etudes, Associations professionnelles, Institutions de charité, œuvres de presse

et autres bénéficieraient grandement de leur concours. A toutes nos œuvres nous souhaitons de ces précieux auxiliaires pendant toute l'année 1918. *Georgette Le Moyne.*

**Assemblée des Déléguées de la Fédération.** — Le samedi, 2 février, à 3 hrs p. m., aura lieu au secrétariat de la Fédération l'Assemblée des Déléguées. Tous les membres de la Fédération sont admis à ces séances et peuvent prendre part aux délibérations qui y ont lieu. Des questions de haute importance y seront discutées.

**Fête Annuelle de la Fédération.** — C'est le dernier dimanche de Janvier qu'aura lieu la première fête annuelle de la Fédération, dans la grande salle des séances du Monument National, à 8 hrs du soir.

Tous les membres de la Fédération y sont admis sur présentation de leur carte et les abonnés de la Bonne Parole sur présentation du dernier exemplaire du journal.

Monsieur l'abbé Déchesne, vicaire de la paroisse de l'Enfant-Jésus, donnera une conférence sur Mme Lucie Goyau, cette femme à l'âme ardente et au cœur généreux dont la vie sert de modèle à toutes celles qui se vouent à l'action sociale.

La partie artistique de la soirée a été confiée à une femme au goût sûr et très connue dans le monde des professeurs, madame Eugène Lasalle du conservatoire qui porte son nom. Madame Lasalle s'est assuré le gracieux concours de la célèbre chorale de Notre-Dame et de l'Alliance musicale dirigée par le professeur Goulet. Monsieur Issaurel a bien voulu participer à cette fête en prêtant le concours de monsieur Louis Chartier et de Mlle Camille Bernard deux de ses meilleurs élèves.

Quelques lauréats du conservatoire Lasalle se feront entendre dans de jolies poésies. Et enfin monsieur Taranto, notre célèbre violoniste, nous charmera en rendant plusieurs morceaux de choix.

Cette soirée sera donc une des plus brillantes de la saison. Elle sera placée sous la présidence de monsieur le Curé de St-Jacques.

**Asile de la Providence.** — Les religieuses de l'Asile de la Providence et les dames de charité, au nom de leurs pauvres, remercient chaleureusement le public généreux qui a encouragé leur tombola. Les recettes se sont élevées à la somme de \$2646. A tous elles disent un cordial merci et leur souhaitent à l'aurore de cette nouvelle année : joie, bonheur, prospérité.

**Crèche de la Miséricorde.** — Coeurs de mères qui ne restez jamais indifférentes en face d'un berceau, penchez-vous donc avec amour et compassion vers ceux des pauvres petits délaissés qui ne connaissent pas la douceur du foyer maternel et que notre maison abrite avec pitié. C'est pour ces fronts, stigmatisés dès leur naissance mais rendus angéliques par l'eau du baptême, que nous éveillons aujourd'hui votre charité. Il sera donné pour leur venir en aide un concert qui aura lieu au Monument National, le 6 février, par notre grand artiste lyrique Paul Dufault, si bien connu du public.

**Cercle d'étude.** — Le troisième dimanche de janvier aura lieu la séance du Cercle d'étude des œuvres économiques de la Fédération. Sujet : "La Femme de Demain" d'Etienne Lamy. Tous les membres des associations professionnelles sont invités à assister à ces séances,

### La Ligue des Droits du Français.

Le 23 janvier une conférence sera donnée par le Père Louis Lalonde à la bibliothèque St-Sulpice, sous les auspices de la Ligue des Droits du Français. Monsieur Ed. Montpetit présidera la séance.

Prix du billet 50 sous.

## Pour le foyer

"Le rôle de la femme est de refaire les foyers" a dit M. Beaufreton dans un excellent volume sur l'enseignement ménager et il ajoute : "L'enseignement ménager seul lui donne le moyen de les refaire".

Il importe donc beaucoup que la formation sociale de la femme comprenne cet art d'entretenir un foyer ! Cette pensée jointe à la sollicitation de plusieurs lectrices, nous incite à consacrer désormais, chaque mois, au moins une page de la Bonne Parole aux choses qui ont trait particulièrement au foyer, à ces notions techniques qui vont à donner aux femmes des connaissances pratiques en tout ce qui regarde leur rôle de ménagère ou de mère.

Pour l'entretien de la vie matérielle d'abord, que de multiples sujets seront mis à l'étude : l'air, l'habitation, le mobilier, le chauffage, l'éclairage, le vêtement, la comptabilité, les aliments, l'hygiène. Nous verrons qu'il y a dans ces domaines variés une véritable économie à pratiquer en tout temps ; qu'elle n'est pas tant une restriction qu'une heureuse utilisation des produits à notre usage.

Quant à l'édification de la dignité et des charmes du foyer, les notions pédagogiques, esthétiques et morales y contribueront. Nous chercherons à découvrir comment elles peuvent être appliquées avec profit et nous nous mettrons en garde contre des méthodes ou des absences de principe dont l'expérience nous fait voir les tristes résultats.

Telles seront donc les visées de notre page du foyer. Nous espérons pouvoir sous des formes diverses donner un enseignement à la fois théorique et pratique.

On y répondra aussi très volontiers aux questions qui pourraient nous être posées par des lectrices. Et grâce au précieux concours d'une personne d'expérience dans l'enseignement ménager au pays, nous avons l'assurance que cette page contribuera à la diffusion de cet enseignement d'une si pressante nécessité semble-t-il.

En effet, la dureté des circonstances économiques où nous sommes et la nécessité d'assurer aux enfants une ferme et chrétienne éducation pour leur permettre d'affronter les années de lutte intime et de sacrifice qui les attendent, font à toutes les femmes un devoir de ne rien négliger de ce qui peut concourir à l'accomplissement de leur difficile mission.

Justine Hardel.

# LE COIN DU TRAVAIL

## Chronique.

Des événements importants se sont passés depuis un mois. Ils ont dû susciter les réflexions des lectrices de cette page. Le monde du travail en effet, n'est-il pas le premier à subir les contre-coups de la politique, à ressentir le plus profondément les résultats de son orientation. C'est lui, le facteur vivant dans le domaine économique, lui qui est comme partie intégrante de cette industrie, de ce commerce dont la hausse ou la baisse constitue le principal objectif de nos gouvernements modernes — jusque dans leurs ambitions coloniales et dans leurs relations internationales — c'est au foyer modeste du travailleur et dans l'intimité de sa vie que se fait plus âprement ressentir les réactions des luttes parlementaires ou des combats armés. Et quand à cette gravité des problèmes politiques vient se joindre, comme chez nous, une question de race, qui donc y pourrait être indifférent? Certes, nous avons toutes éprouvé la gamme des émotions variées que fournit un soir d'élection... Mais si les résultats du scrutin nous ont fait constater, non sans un sentiment d'angoisse, l'isolement moral des nôtres, du moins, nous ont-ils fait voir leur union et leur commune aspiration. Et désormais passe à travers tous les rangs de notre société, un mot d'ordre clair, net, et précis: rendre positif et pratique ce patriotisme qui vient de s'affirmer.

Qui dit patriotisme, chez nous surtout, dit un mot fort complexe. Il comporte une vertu passive de résistance à l'envahisseur et de défiance peut-être; mais il faut y voir de plus — on nous le recommande instamment — une vertu active et généreuse qui porte à son maximum le rendement de toutes nos énergies.

Les membres de nos associations professionnelles comprendront bien cet aspect particulier de notre devoir national. Elles n'auront nulle peine à admettre qu'un peuple ne saurait conquérir l'estime et la place qu'il ambitionne dans le monde, si, comme les individus, il ne cherche d'abord à se donner les qualités qui commandent le respect, s'il n'emploie dans tous les domaines les moyens les plus propres à lui assurer ce perfectionnement. Sans doute un tel souci suppose des efforts constants, des recherches, des responsabilités, la mise en œuvre de toutes nos ressources matérielles, intellectuelles et morales. Mais l'heure n'est plus à reculer devant l'effort: il s'agit de vivre. Aussi bien chacune de nous doit-elle se rendre compte qu'elle peut et doit accomplir dans le cercle restreint de son activité, sa petite part de ce grand devoir collectif. Oui, comprenons en toute occasion qu'il faut viser au rendement utile de nos biens si minimes soient-ils, de la richesse matérielle, qui, au lieu de servir au luxe dégradant, doit aller soutenir les œuvres nécessaires et servir de base à un développement supérieur; des charmes extérieurs qui doivent tendre à faire aimer le bien et les chrétiennes vertus qui font les peuples forts; aux facultés diverses qui sont les précieux instruments du progrès dans le monde. Et pour mieux comprendre ces principes et pour acquérir la force d'agir suivant nos convictions ne perdons pas une occasion de nous instruire, soit d'une manière générale, soit dans les sujets particuliers qui ont trait à notre profession. Ne dédaignons aucun moyen de grandir notre action par le groupement de

nos efforts au sein des associations, par l'exercice et l'éducation de notre volonté et n'oublions pas — puisque c'est le privilège de ceux qui ont la foi — de rattacher notre bonne volonté au levier puissant de la prière. Les peuples comme les individus sont dans la main de Dieu et c'est dès ici-bas qu'ils reçoivent la récompense ou la punition de leur attitude à son égard. Que la petite Canadienne-Française, au comptoir, au bureau, à l'usine, à cause de sa conscience, du soin qu'elle apporte au travail, de son intelligence, de son affabilité, soit estimée; que dans les positions supérieures, elle soit rendue indispensable. Que dans la famille elle crée autour de soi cette atmosphère de paix et de gaieté qui fait qu'on ne recherchera pas dans d'autres milieux des plaisirs nouveaux. Qu'elle sache, par une juste appréciation des choses et par ses paroles éclairées, répandre toujours des opinions saines et qu'elle évite de perpétuer ces préjugés ou ces propos imprudents qui menacent parfois la bonne entente.

Cette dernière forme de l'apostolat national n'est peut-être pas à la portée de toutes les travailleuses, dira-t-on. C'est vrai. Pourtant, combien d'entre elles pourraient utilement servir notre cause si elles voulaient prendre la peine de s'en informer pendant leurs heures de loisir. Car le sentiment seul ne suffit pas pour faire parler utilement, même de patriotisme... Questions de solidarité économique, de relèvement des salaires, d'hygiène sociale, d'économie, sont des problèmes complexes en vérité. Une perspicacité avertie peut seule en ce domaine féconder notre patriotisme.

Donc à l'œuvre dès aujourd'hui! Car le patriotisme est moins dans les paroles que dans les actes; moins dans les coups d'éclat que dans l'accomplissement des humbles besognes quotidiennes.

Si nous le comprenons ainsi, le sentiment de notre impuissance, si douloureux en ces jours de détresse nationale, se changera en une immense confiance de servir et de servir très utilement notre petite patrie.

Marie J. Gérin-Lajoie.

Vivons quelquefois, ne fût-ce que pendant une heure, et toute autre chose cessante, pour faire sourire autrui. Le sacrifice n'est qu'apparent, personne ne s'amuse mieux que ceux qui savent se donner simplement pour procurer à leur entourage un peu de bonheur et d'oubli.

## BANQUE D'HOCHELAGA

Capital autorisé: \$10,000,000 — Capital versé et

Total de l'actif, \$42,500,000

Fonds de réserve: \$7,700,000

CONSEIL DE DIRECTION: J.-A. Vaillancourt, *Président*; Hon. F.-L. Béique, *Vice-Président*; A. Turcotte; E.-H. Lemay; Hon. J.-M. Wilson; A.-A. Larocque; A.-W. Bonner. — Beaudry Leman, *Gérant général*; F.-G. Leduc, *Gérant du bureau principal*; Yvon Lamarre, *Inspecteur*; J.-C. Thivierge, *Contrôleur*.

Toute personne peut ouvrir un compte à notre département d'épargne, avec un dépôt de \$ 1. Nous accordons l'intérêt au plus haut taux courant à tous les dépôts d'épargne.

## Les sympathies de l'âme féminine pour le christianisme

II — L'enseignement de J.-C.

### (A) LE DOGME.

Remarquons d'abord que les religions païennes ne contenaient aucun enseignement ni dogmatique ni moral : elles se résumaient en un certain nombre de rites sacrés et de cérémonies cultuelles.

Pourtant, cette divinité, qu'elles supposent, et qu'elles reconnaissent par des actes spécifiques, à qui elles rendent hommage, dont peuples et individus se déclarent dépendants par la prière et le sacrifice, cette divinité, dis-je, en est une diminuée et rabaissée, parce que les "dieux" apparaissent à leurs "clients", avec la tare commune de l'égoïsme : Ils sont, en effet, dominés par les passions humaines qu'on leur prête : "le paganisme, a-t-on dit avec raison, avait divinisé toutes les passions"; et, c'est le propre de la passion de jaillir d'un appétit égoïste.

On n'aime pas ces dieux, parce qu'on ne les croit pas capables d'aimer en retour ; on les craint, et on tâche de les apaiser, parce qu'on les suppose irascibles, vindicatifs, jaloux... ; on les prie et on les remercie, parce qu'on les juge intéressés dans le succès des grandes causes nationales dont ils sont les protecteurs officiels.

Le peuple juif lui-même n'a pas oublié l'appareil terrifiant qui a accompagné la promulgation de la loi sur le Sinaï ; il a peur de Jéhovah, il ne veut pas le voir ni lui parler, pour ne pas en mourir... Les prophètes l'ont rappelé au devoir en proférant des menaces, et, s'ils ont, à la suite, fait entendre la note de la confiance et de l'amour, c'est à peine si elles est parvenue au cœur dur de ce peuple infidèle. Tranchons le mot : le Juif a méconnu le Dieu d'amour, parce qu'il a ignoré sa double paternité naturelle et adoptive ; il n'a voulu voir en lui que le Maître, le Seigneur, le Roi, l'éternel Justicier.

Or, le Christianisme s'est révélé au monde comme une religion à base d'amour et de diffusion du bien divin : son Dieu est amour, son histoire est une série ininterrompue d'actes d'amour, son dogme est une synthèse d'amour.

Le dogme chrétien, c'est, tout d'abord, Dieu opérant "ad intra", le mystère de sa vie intime ; or, cette opération immanente se termine à l'amour substantiel.

Le dogme chrétien, c'est, ensuite, Dieu agissant "ad extra", le mystère de ses œuvres extérieures ; or, le motif de cette activité divine, c'est encore l'amour pour sa créature. Le dogme chrétien, enfin, c'est l'homme retournant à Dieu, dont il s'est séparé et éloigné par le péché ; or, ce retour s'effectue par la voie d'amour.

Ainsi donc, les processions divines, la création, l'élévation à l'ordre surnaturel, l'Incarnation, la Rédemption, la grâce, les Sacrements, l'Eglise, la glorification des élus, que dis-je ? la réprobation elle-même, sont comme autant d'anneaux d'une longue chaîne d'amour, qui relie l'homme à Dieu... Et tous ces dogmes se condensent en un seul qui les résume tous : le mystère Eucharistique, le Sacrement d'amour !

Et dans l'exécution de ce programme d'un Dieu, qui est amour et qui exige d'être aimé, une femme a eu une part prépondérante. L'ouvrier de la restauration surnaturelle et universelle a un père, qui est Dieu, et une mère qui est Marie : et cette maternité divine place, du

coup, la femme à une hauteur insoupçonnée, sur les extrêmes confins de l'humain et du divin. Le privilège, sans doute, est personnel et incommunicable ; l'honneur, pourtant, rejaillit sur tout le sexe ; et s'il est vrai de dire que la femme a connu les profondeurs de l'abjection, elle a, aussi, grâce au Christ, atteint le degré suprême de l'échelle des êtres créés par Dieu.

L'intelligence de la femme, faite pour aimer, éprouvant l'irrésistible besoin d'être aimée, ne s'est-elle pas ouverte toute large à ce soleil lumineux et chaud de la vérité révélée ? N'a-t-elle pas goûté, à cette entrée, le bonheur d'un réveil à une vie nouvelle ? Son idéal religieux ne se trouvait-il pas réalisé ? Le dogme catholique était un hymne d'amour, et nul, plus que la femme, n'était apte à le chanter.

Et si l'on objectait que tout cela donne l'impression d'une "affaire de sentiment", nous répondrions catégoriquement : non, cela ne suffit pas. La sympathie naturelle de l'intelligence pour la vérité, même révélée, est un postulat de la psychologie rationnelle. Ce qui, trop souvent hélas ! l'empêche d'y adhérer c'est son orgueil ou la dépravation du cœur. Or, nous n'hésitons pas à affirmer que ce double mal a exercé moins de ravages dans l'âme féminine que chez l'homme : l'humilité s'allie mieux avec la faiblesse, la pureté des sentiments est un dédommagement pour ceux et celles qui ont souffert de la brutalité des passions : c'est le cas de la femme. Allons plus loin. Malgré d'illustres exemples, tels que celui des élèves du grand Origène, au didascalée d'Alexandrie, celui de Paula et d'Eustochium, pour qui saint Jérôme écrivait des traductions et des commentaires bibliques, je ne crois pas à "l'esprit théologique" de la femme. Cependant le "don d'intuition de la vérité", que Dieu semble lui avoir départi, et qui la dispense des longues et périlleuses déductions scientifiques, explique dans une certaine mesure, son adhésion rationnelle à la prédication des apôtres et de leurs premiers successeurs, celle-ci étant limitée à un simple exposé de la dogmatique chrétienne. Qu'on lise, pour cela, les discours consignés au livre des Actes, et les catéchèses primitives.

Cette explication d'un fait historique connu n'a rien de forcé : elle est d'accord avec ce principe théologique que l'ordre surnaturel s'est merveilleusement adapté aux prédispositions et aux exigences de l'âme humaine, aux circonstances de temps et de lieu, dans lesquelles la grâce venait la chercher, pour l'élever et la perfectionner.

### (B) LA MORALE.

La morale naturelle, et, encore plus, la morale évangélique, repose tout entière sur la mise en pratique de la doctrine du sacrifice.

Ainsi la vie de l'individu n'est vraiment réglée et équilibrée, qu'à condition que le corps soit sacrifié au bénéfice de l'âme, les exigences des sens et des appétits inférieurs sacrifiées au bénéfice de la raison et de la volonté libre, celles-ci, enfin, soumises à la vérité et au bien absolus.

Egalement la morale sociale est dominée par le principe général que l'intérêt commun prime celui de l'individu, que, souvent, celui-ci doit être sacrifié à celui-là : somme toute, les vertus de justice et de charité, qui résument toutes les obligations sociales, exigent la mort de l'égoïsme.

Or, il est arrivé que la mise en vigueur de cette loi du sacrifice, dans la vie privée et dans la vie publique, allait

être tout à l'avantage de la femme. De plus on dirait vraiment que sa nature, son rôle dans la famille, le sort que lui avaient fait les sociétés juive et païenne, l'avaient d'avance préparée à entendre et à comprendre l'austère leçon du sacrifice, la doctrine morale du Christ et de ses répétiteurs.

La morale individuelle se ramène au seul précepte du "respect de soi-même. Les motifs en ont été admirablement mis en relief dans les écrits inspirés, les sermons des Pères, les enseignements des Docteurs, la législation ecclésiastique. L'homme est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, dont il porte l'empreinte et l'image, c'est le temple de la Trinité divine, le sanctuaire des opérations de l'Esprit Saint, le membre vivant du corps mystique d'un homme-Dieu... c'est un fils adoptif et un héritier de Dieu, un frère et un cohéritier du Christ, un citoyen du royaume céleste...

Quelle abondance de titres de noblesse et quelles preuves de l'obligation impérieuse du respect de soi-même. Cette belle thèse chrétienne dut éveiller des aspirations puissantes dans l'âme féminine, puisqu'on lui disait, qu'à cet égard, l'odieuse distinction du sexe fort et du sexe faible n'existait plus. Malgré sa dégradation par une longue servitude, elle conservait encore assez d'idéal pour s'éprendre d'une doctrine morale qui lui prêchait le culte de sa propre dignité. Désormais, elle ne sera plus un objet d'exploitation jeté en pâture aux plus bas appétits du cœur de l'homme : elle ne devra provoquer chez lui que le respect et l'amour chaste : "Vous avez appris, dit le législateur nouveau, qu'il a été dit aux anciens : "Tu ne commettras pas d'adultère." Et moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec convoitise, a déjà commis le crime dans son cœur."

Et c'est pour que la femme ait conscience de sa dignité personnelle, et pour qu'elle mérite ce culte moral que St-Paul la met en garde contre la légèreté d'esprit, l'envie désordonnée du plaisir, les recherches de la vanité, la curiosité malsaine, le verbiage irréfléchi : c'était lui rappeler que "noblesse oblige."

Mais, la morale sociale devait encore plus protéger les droits et l'honneur de la femme, en commençant par la restauration de la famille.

Le Christianisme, en effet, a eu, entre autres, le grand mérite de rappeler aux hommes que le mariage, qui est à la base de la société domestique, est un contrat bilatéral, conférant aux deux conjoints une égale somme de *droits* et de *devoirs* ; c'est le principe de l'égalité devant la loi.

Pour fortifier ce contrat, le divin législateur l'a soustrait aux caprices des hommes, soit des individus, soit des collectivités ; que dis-je ? il est indépendant de la volonté même des deux contractants : il est indissoluble. L'épouse redevient la reine du foyer par la mise en vigueur de la monogamie. C'est ainsi que le mariage-contrat un et indissoluble était tout à l'avantage de la femme. Le dernier mot, cependant, n'était pas encore dit : Jésus-Christ élèvera ce contrat naturel à la dignité d'un rite sacré, d'un pacte surnaturel, d'un sacrement de l'Eglise. Et à quelle hauteur cette disposition divine ne place-t-elle pas les époux ! ils participent au sacerdoce, puisque ministres d'un sacrement, et leur union est modelée sur la plus sainte et la plus intime qui existe, l'union du Christ et de l'Eglise. La plume de St Paul a buriné en traits ineffaçables la description de l'amour conjugal : "Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise et

s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier... pour la faire paraître devant lui, cette Eglise, glorieuse, sans tache, sans ride, mais sainte et immaculée... Jamais personne n'a haï sa propre chair : mais il la nourrit et l'entoure de soins, comme fait le Christ pour l'Eglise... Ce mystère (le mariage) est grand : je veux dire par rapport au Christ et à l'Eglise." La femme comparée à l'Eglise, au corps mystique de J.-C., c'est le sublime dans l'œuvre de sa réhabilitation : cela dépasse toutes les conceptions de la sagesse humaine, cela nous transporte dans la sphère du divin !

Et, comme l'enfant est le terme naturel, l'objet principal du contrat-sacrement, la morale chrétienne s'est appliquée à exalter la paternité et la maternité humaines. Ce n'est plus une simple fonction physiologique, ce n'est plus la satisfaction d'une passion aveugle : c'est l'association la plus directe et la plus immédiate à l'acte double d'un Dieu père et créateur. Et ces enfants, en qui les parents contemplent comme le prolongement de leurs personnes, ils sont d'un prix inestimable : leurs anges voient, sans cesse, la face du Père céleste, les protègent contre la contagion du scandale ; ils sont les premiers ayant droit au royaume de Dieu, pour y entrer, il faut leur ressembler... N'est-ce pas une prime divine promise au sacrifice qu'impose la maternité ? Enfin, il serait intéressant d'étudier, dans le détail, la thèse chrétienne du rôle social de la femme : ce serait le sujet d'une conférence distincte de celle-ci. Contentons-nous de signaler certains points de repère où les sympathies de la femme se sont rencontrées avec les conclusions de cette thèse.

Les enseignements du Christ ne tendent pas vers le bouleversement de la société, vers le renversement des rôles respectifs de l'homme et de la femme. Un historien très averti des antiquités païennes et chrétiennes, Mr Paul Allard, constate que les "revendications féministes" ont originé avec la décadence de l'empire romain, qu'elles sont une réaction extrémiste contre la servitude dont la femme a souffert trop longtemps, et que vouloir les ressusciter serait un mouvement de recul vers un paganisme moribond. Le christianisme a tenu le juste milieu entre les excès contraires de l'esclavage et de la licence, et la sagesse de ses institutions sociales ne pouvaient manquer de répondre aux légitimes exigences de la femme, désireuse d'exercer son influence dans la poursuite du bien public.

St Paul demandait aux femmes de se taire dans les assemblées religieuses : nul doute que, de nos jours, il leur commanderait la même réserve, et pour cela interdirait l'accès aux réunions politiques, l'entrée au parlement, leur fermerait la porte du prétoire et des autres théâtres où doit s'exercer l'activité de ceux qui sont appelés au gouvernement de la société. Et nous opinons franchement pour l'exclusivisme de l'Apôtre, nous sommes de ceux qui croient qu'avant de quitter son royaume domestique, la femme y a déposé son diadème et son sceptre, et qu'à courir les risques de la vie politique ou les avantages d'une profession libérale, elle gagnerait très peu et perdrait beaucoup. L'astre qui sort de son orbite, ne répand plus sa lumière bienfaisante : il erre un temps plus ou moins long avant de s'éteindre pour toujours.

Faudrait-il, pour cela, taxer le Christianisme de parcimonie dans la reconnaissance des droits civiques de la femme ? Faudrait-il, surtout, l'accuser de vouloir étein-

dre la flamme de l'apostolat, au cœur de la femme, dans la vie sociale? Son histoire prouve juste le contraire; car, jamais la femme n'a exercé une influence sociale plus profonde et plus universelle, que depuis son émancipation par le Christ.

A la femme vierge l'Eglise a confié les charges de la maternité spirituelle; de la femme mère, suivant la nature, Elle a fait la mère adoptive par l'exercice de la charité. C'est aux deux qu'elle a commis le soin de la portion privilégiée des enfants de Dieu, les orphelins, les vieillards, les impotents, les pauvres, les malades, les rebutés du monde. Les œuvres d'éducation, de miséricorde envers l'âme et le corps, de charité universelle, ont trouvé partout la femme à côté des prédicateurs de l'Evangile et des ministres des sacrements. Les diocèses et les paroisses, les villes et les campagnes ont senti, depuis bientôt vingt siècles, la main délicate et le cœur aimant des femmes chrétiennes. Ce rôle restera le plus bienfaisant à l'humanité, et le plus glorieux à leur sexe.

Et il m'est bien permis de saluer ici, en passant, les dames et demoiselles, qui, dans notre grande métropole, ont entrepris de découvrir toutes les misères physiques, intellectuelles et morales pour les soulager et les guérir, et, mieux encore, qui tâchent de les prévenir par un service de protection et de secours inlassable. Honneur donc à ces femmes fédérées pour l'amélioration du sort de leurs sœurs, que les nécessités de la vie arrachent à la paix et à la sécurité du foyer, ou que la maladie y confine. "Ce que vous avez fait aux plus petits des miens, dira J.-C., c'est à moi-même que vous l'avez fait." Brillante perspective de récompense pour ces nobles ouvrières de la rénovation sociale de leur sexe.

A. C.

(la fin prochainement)

## En marge d'une œuvre populaire

Le joli voyage que j'ai fait, ces jours passés, à travers l'œuvre complexe, déjà volumineuse, du R. P. Hugolin! Mon dilettantisme pouvait-il ne pas se complaire parmi ces quelque trente-cinq brochures élégantes qui ne multiplient les étapes que pour diversifier l'intérêt?

J'ai dit: mon dilettantisme. Ne demandez donc pas à ma plume ni prétentieuses appréciations, ni "critique morose"... Dans les livres comme dans la vie, mon esprit ne retient que ce qui lui plaît, mon cœur que ce qui l'a charmé. Le reste... à quoi bon?

\* \* \*

Se pencher, le soir, — ainsi qu'en un sonnet délicieusement allégorique nous le décrit M. Louis Mercier, — se pencher au bord du clair océan qui baigne les rivages de l'Armorique pour y entendre:

"Tinter le glas des clochers ensevelis",

— c'est un rêve délicat de poète

Mais plonger au fond des siècles pour y fouiller, d'une main avide, les trésors engloutis, puis, triomphant, révéler les richesses qui accroîtront le patrimoine de la race, — c'est l'œuvre méritoire et féconde de l'historien.

A ce labeur le R. P. Hugolin s'est plus d'une fois astreint avec complaisance.

Il nous découvre des titres réciproques d'amitié entre *S.-Antoine de Padoue et les Canadiens-français*. Ces té-

moignages de la dévotion de notre peuple nous ravissent. Jaloux de la gloire de son ordre, il nous fait successivement parcourir, *Sur les Pas des Récollets*, Québec, Terre-Neuve et l'Acadie. Nous ne feuilletons pas avec moins d'édification ni d'agrément ces pages évocatrices de l'héroïque apostolat de nos missionnaires. Mais, quand on nous invite à prêter une oreille attentive aux *Echos héroï-comiques du Naufrage des Anglais à l'Isle-aux-Oufs* comme aux gais refrains qui, de 1754 à 1758 accueillirent nos premières victoires, quel malin plaisir nous éprouvons à entendre houspiller ceux qui, dans la suite, devinrent nos vainqueurs! (1)

Au contraire, avec quel élan du cœur on y célèbre "not'général"! Quel patriotisme fait alors vibrer chacune des strophes! Quelle pitié narquoise s'affiche à l'égard des multiples "déconfitures" de l'ennemi! Quel fier optimisme se reflète dans le récit des succès de nos armes!

"Il — l'Anglais — nous a pris des vaisseaux  
Nous lui prenons des châteaux,  
Voilà la ressemblance;  
Il nous rendra notre bien  
Et nous garderons le sien,  
Voilà la différence".

Hélas, "l'Anglais" prit tout. Tant de vaillance, tant de valeur furent en vain déployées par nos pères.

"Sanglant, humilié, le drapeau de la France,  
Dut repasser les vastes mers..."

"Deuils inutiles? Sacrifices perdus?" s'écrie l'enthousiaste commentateur des *Chansons*; — ah non!" Ils ne réussirent pas à garder le Canada à la France, c'est vrai; mais le souvenir fervent qui leur survit ne contribue-t-il pas à nous conserver l'âme française?"

Pour nous, tout est là. Cette conservation est le but splendide qui, aujourd'hui comme hier, sollicite nos meilleurs efforts.

Nous devons savoir gré au R. P. Hugolin d'y concourir en nous révélant ces pages modestes, mais si touchantes, ces "perles ignorées", mais si précieuses, de notre grande histoire.

\* \* \*

Le culte du passé n'occupe pas le révérend Père au point qu'il en oublie les champs plus proches d'investigation. Tour à tour, son regard s'est posé sur la foule et s'est tourné vers son âme. L'écrivain a noté, d'une plume alerte, ses observations; il a traduit, en pieuses effusions, en actions de grâces, en prières, ses élans vers Dieu.

Ces articles, actuellement épars en diverses revues, mais bientôt réunis en volumes, appelleront une plus méticuleuse appréciation.

Pour le moment, je cède au plaisir de citer tel portrait qui égayera peut-être la mélancolie de quelque lecteur, tel fragment qui réjouira sa pitié.

Ce "saint homme", par exemple, n'aurait-il pas sa

(1) Ne cherchez pas au *Tableau de la Littérature canadienne* les chansons ainsi découvertes et mises en valeur par le R. P. Hugolin.

"Souvent stuilà qui veut dire,  
A' bean style n'exit' qu'à rire"

remarque plaisamment, en guise d'excuse, tel brave troupiér mis en verve par le triomphe de la Monongahéla. Plus d'un barde de l'époque sans doute partagea son appréhension...

place toute marquée près du "dévot" de la Bruyère? "Vous amèneriez rarement un saint homme à mieux faire. Lui reprochez-vous certains actes de sa conduite? Il examine non point le fait, mais son intention. Il a trop cru bien faire pour avoir mal fait. Sa conscience, elle, ne lui adresse aucun reproche, et il se complaît trop à écouter la voix de sa conscience qui exonère ses intentions, pour entendre votre témoignage qui lui démontre le mal de son acte. Il se réfugie en Dieu et secrètement gémit un acte profond d'acceptation des injures. Grand bien vous fasse, saint homme!"

Et voici, en quelques lignes, une éloquente paraphrase du "Aimez-vous bien les uns les autres" de S.-Jean.

"Jésus, quelle infinie connaissance vous aviez du cœur de l'homme, pour lui avoir donné le droit à l'amour de ses frères et le devoir de les aimer! Ah, vous saviez que j'avais faim d'être aimé et que je ne pouvais l'être, ou que, l'étant, je serais un être malheureux. Et voilà que, d'un mot, vous guérissez ces misères du cœur humain, vous le rassasiez d'amour!

... ..  
O divine charité!

Et toi aussi, mon cœur, satisfais ta passion d'aimer!

... ..  
Vois: pas un homme qui ne te séduise par sa beauté. Jésus-Christ est en eux, il ne fait qu'un avec eux. Aime donc éperdument! Aime, non plus des accidents dans les hommes, mais les hommes eux-mêmes, et ton Jésus en eux. Fais sans crainte, ô mon cœur, ta pâture de tous les hommes. Ils te sont livrés pour être aimés de toi..!"

\* \* \*

Le cœur qu'enivrent ainsi les pures délices de la fraternité chrétienne, l'âme qui, pour les chanter sait trouver de tels accents, ne les devine-t-on pas attentifs à tout cri de détresse, secourables à toutes les infortunes?

Mgr l'Archevêque de Montréal, en 1906, confia aux disciples du grand Rénovateur d'Assise, la prédication d'une nouvelle croisade de tempérance. Nul, avec plus d'ardeur que le R. P. Hugolin, ne répondit à l'appel. C'est armé de sa plume, surtout, qu'il cribla l'ennemi, le hideux "monstre-alcool".

Toute cette partie, la plus considérable de son œuvre, comporterait comme épigraphe l'émouvant "J'ai pitié de cette foule" du divin Maître. Quelle foule! Il y a là des malheureux avilis par le vice, des femmes qui pleurent, des enfants qui souffrent, tous lamentables victimes de l'intempérance.

Ah, "S'ils avaient prévu", ces pères, ces jeunes gens auraient-ils été ainsi chercher, *Au fond du verre*, la misère et la honte? Quelques-uns, au moins, après avoir parcouru ces recueils d'histoires de tempérance, qu'on leur offre avec tant de fraternelle sollicitude, se sentiront enfin le courage de répéter: *N'en buvons plus!*

Le pathétique des drames relatés ne nous fait pas perdre de vue les dons très certains du conteur lui-même, son talent d'observation, la sûreté de sa touche, la prestesse charmante de son débit. Parfois, notre sensibilité trop émue souhaiterait moins d'ombres dans les tableaux. L'auteur nous prévient: "Ah, c'est que les réalités tristes et sans espoirs, sont, hélas, de beaucoup les plus communes dans le monde des intempérants!..."

Aucun rayon n'éclairera-t-il donc jamais ce sombre ciel? Nulle consolation ne sèchera-t-elle jamais ces larmes?

Contre le mal, le Père indique les remèdes. Il recommande, d'abord, la société de tempérance. Mais *Entrez-donc!* s'écrie, plume en main, le missionnaire. Et il prie, il conjure, il presse son interlocuteur; victorieusement il démolit ses sophismes. Une jolie nouvelle apprend aux jeunes gens comment, *Par la lutte et par l'amour*, ils triompheront de l'insidieuse passion; et si, contre les séductions futures, vous voulez prémunir les petits de chez nous, faites-leur lire *Les vacances du jeune tempérant*.

A quoi aboutiraient tant de travaux et tant de luttes si, à l'œuvre curative, toujours précaire, ne s'ajoutait, avec sa toute-puissance, l'œuvre préventive.

Que la mère au foyer, que l'institutrice à l'école prennent donc enfin conscience de la sublimité de leur mission, de l'efficace de leur rôle! La victoire de la tempérance est assurée. *Si femme savait! Si femme voulait!* répète avec tant d'autres ouvriers de la régénération sociale, le R. P. Hugolin. "C'est votre bonne volonté, c'est votre apostolat, épouses, mères, filles, sœurs, qui donnera aux apôtres de la tempérance le courage de continuer. Que dis-je! c'est vous, les premières apôtres. Entrez en plein dans votre rôle sublime et fécond, et nous passons au rang d'auxiliaires bien dévoués, mais moins puissants que vous"...

Toutes ces pages sur l'influence moralisatrice et chrétienne de la femme sont à lire et à méditer. Que d'apathies, que d'insouciances ne devraient-elles pas guérir?

Les institutrices ne parcourront pas avec moins de profit les deux conférences réunies sous le titre *L'Enseignement antialcoolique à l'école*. Aperçus lumineux, direction pratique, motifs les plus propres à faire vibrer les plus nobles cordes du cœur féminin, tout s'y trouve. Il faut surtout faire entendre à toutes l'appel qui les termine. Là éclate, une fois de plus, le double sentiment qui inspire l'œuvre entière du Père Hugolin: l'amour des âmes et celui de la race. "En avant, donc, avec courage, les yeux fixés sur le but et sur la croix! Quelle belle perspective s'ouvre devant votre zèle et vos efforts, et combien digne de solliciter des cœurs de femmes et d'éducatrices! Formez-nous une génération sobre, formez un peuple sobre, sauvez le pays! Oui, sauvez le pays, car il ne s'agit de rien de moins que de cette mission glorieuse. Y serez-vous inférieures? Y serez-vous infidèles? Non, non je ne veux pas le croire"...

\* \* \*

Après une douloureuse expérience, mais qui valut aux victimes de la tuberculose la consolante plaquette *De la Mort à la Vie*, le R. P. Hugolin a repris, comme directeur de la revue *La Tempérance*, l'exercice d'un zèle que rien n'abat ni ne lasse.

Pionnier d'une grande cause, il continue de prodiguer coups de hache et coups de pioche, afin de mieux déraciner les préjugés. Il ne cesse de jeter dans les âmes la semence des vertus qui préparent les peuples forts, "vainqueurs de l'avenir". A l'heure grave où notre race, en butte aux multiples assauts de ses ennemis, a plus que jamais besoin de toutes ses énergies physiques et morales, qui niera l'opportunité, la puissance salutaire de cette œuvre?

Le Révérend Père Hugolin est à la hauteur de la tâche. Ses ressources sont intarissables: il les puise dans son cœur.

Paulina.

## CONVERSION

Jadis, dans mon pays il vint un grand prophète.  
Ce qu'il disait aux gens assis au bord de l'eau  
Était si plein d'audace et tellement nouveau  
Que les vieux, les prudents en perdaient tous la tête.

Moi, ça m'était égal : je n'y comprenais rien.  
Qu'entend un pauvre esclave aux choses d'écriture,  
Aux lois qu'un sage fit et qu'un autre rature?  
Je souffrais, et voilà ! C'était mon lot de chien.

Un jour que je portais de l'huile à Béthanie,  
Je vis des gens en pleurs sur le seuil d'un tombeau.  
Comme l'outre était lourde et m'écorchait la peau,  
La posant, je m'en fus à leur cérémonie.

Or, depuis quatre jours et trois nuits, dans ce trou  
On avait mis un mort pourrir, et le prophète  
Lui dit : "Sors !" Aussitôt le mort leva la tête...  
J'eus si peur que je pris mes jambes à mon cou.

Et depuis ce temps-là, quand il passait en ville,  
Pour éviter ses yeux, — de peur des mauvais sorts, —  
Ses yeux qui tout d'un coup font revenir les morts.  
Je me voilais ; encor n'étais-je pas tranquille.

Mais un soir je vaguais comme un pauvre animal,  
Hagard, désespéré... Pourquoi ? Peu vous importe.  
Mon échine, c'est sûr, n'était pas assez forte  
Pour emporter plus loin la charge de mon mal.

Je tombai. Dans mon cœur frappait un poing sonore.  
Je le pressai contre une pierre, durement,  
Pour l'engourdir ; et j'attendis sans mouvement  
De souffrir un peu moins pour repartir encore.

J'étais là comme à terre une souche qu'on fend,  
Sans crier, les yeux secs, seul, endurant mes peines.  
Il vint... Déjà mes mains de cailloux étaient pleines,  
Mais Il me dit : "Qu'as-tu, qu'as-tu, mon pauvre en-  
[fant?"

— Je vais mourir pour Lui ce soir dans les Arènes.

*Marie Noël.*

La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables sont chez nous comme dans leur centre : ils ne pèsent plus, on ne les sent pas ; tel parle d'un autre et on fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

## Bachelière !

Dans sa chambre d'étudiant, plutôt assimilable à une cellule à cause de ses dimensions étroites, Paul G... penché sur sa table de travail, relisait attentivement des notes prises au dernier cours d'anatomie, quand il entendit soudain frapper nerveusement à sa porte.

— "Eh ! Rodolphe ? Mais qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ?"

— "Qu'est-ce que je viens faire ? Tu en as une manière de me recevoir ! ce que je viens faire ! je viens te voir, tiens, et puis... causer aussi."

— "Ah !... Mais c'est que ça me surprenait de te voir ici, un dimanche soir ; je te croyais comme d'habitude chez Mlle Dupré."

— "Chez Germaine !... Tu sais, Paul, je crois bien que je n'irai plus !"

— "Tu n'iras plus ? Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Etes-vous en brouille ?"

— "Ce qu'elle m'a fait, ce qu'elle m'a fait, elle ne m'a rien fait, mais..."

— "Mais quoi ?"

— "Eh bien voilà : Germaine s'est mis en tête d'aller décocher des diplômes à je ne sais trop quelle école... C'est son affaire sans doute, mais je vois aussi à la mienne !"

— "Ah ! je comprends, tu ne veux pas d'une femme savante, toi, pauvre Rodolphe !"

.....  
Rodolphe comme Paul était étudiant. Après un cours d'étude très brillant, il était venu s'inscrire à la faculté de médecine, et le succès de ses trois premières années d'université n'avait été que la continuation de ses succès de collège. Malgré les études sérieuses qu'il faisait, Rodolphe avait toujours su faire marcher de pair les affaires de l'esprit et celles du cœur. Quand il était écolier et qu'elle était écolière, il avait connu et aimé Germaine Dupré : oh ! ce n'était que des amours d'enfant, rendus plus palpitantes encore par les mille stratagèmes qu'il fallait employer pour tromper la surveillance pourtant si avisée des bonnes religieuses ! Il y avait eu bien sûr échange de billets amoureux, grâce à la bienveillance de quelque externe et peut-être, jouant au petit frère, là, sous les yeux des sœurs, était-il venu la voir au parloir ? Jeux d'enfants que tout cela ! Mais à jouer avec le feu, on se brûle : Rodolphe avait aimé sérieusement Germaine. Elle le lui rendait bien d'ailleurs, et avec le temps, il en était venu à la regarder presque comme "sa promise".  
— Depuis un an qu'elle était sortie du couvent, il allait très souvent la voir, le dimanche soir, et, la retrouver toujours souriante et bonne lui donnait de l'ardeur pour travailler le reste de la semaine.

Mais Germaine vient de se décider à étudier la philosophie, elle veut devenir bachelière et, en garçon très sage, Rodolphe s'est promis de ne plus la revoir.

.....  
— "Paul, c'est une chose que je ne peux pas m'expliquer ; elle si bonne, si simple, si charmante, qu'elle ait de telles prétentions... Ah ! Germaine pédante ne sera plus Germaine !"

Et à quoi cela va-t-il lui servir ? Il paraît qu'elle veut être bachelière dans deux ans... Deux ans ! Deux ans pour apprendre ce qui nous a demandé à nous dix ans de notre vie ! Ces pauvres femmes qui veulent passer pour

avoir la tête plus forte que nous ! et ça revient le soir à la maison, exténuées, avec la migraine parce que dans l'après-midi elles ont fait un tour sur la rue Sainte-Catherine ou se sont achetées un chapeau ! Il est vrai que Germaine n'est pas de celles-là, elle est très intelligente, tu sais ! et je suis certain que si elle veut réussir, elle réussira ; mais faire cela en deux ans, c'est trop fort pour une cervelle de femme, elle va se faire mourir à étudier, c'est un véritable suicide !

Oui, je me le demande, à quoi cela va-t-il lui servir, si ce n'est à user sa santé ? Plus tard, sera-ce Aristide ou le "Guide de la Cuisinière" qu'il lui faudra consulter ? Son mari lui demandera-t-il de la soupe ou des thèses de philosophie ? Quand elle aura des enfants à bercer, le jour et la nuit, où sera rendu le

"Tityre, tu patulae recubans sub tigrine fagi" ?

Ah ces maudites institutions où l'on détourne les jeunes filles du rôle que Dieu leur a confié ! La science qu'il leur faut, c'est celle de conduire une maison, de faire la cuisine, de coudre, de repriser, d'élever des enfants ! Et on leur remplit la tête de latin et de philosophie. Parce qu'elles peuvent écrivasser un peu, voire même faire un discours, les travaux qui conviennent véritablement à la femme et qui font son honneur, cela est trop vil pour elles, cela les abaisse, il leur faut la science, et rien que la science ; il leur faut les professions libérales. Oui, une fois qu'elles sont flanquées d'un titre de bachelière, il faut étudier une profession, il faudra bientôt devenir député, ministre et... probablement prendre la soutane ! Eh bien Paul, moi je te dis que je n'en veux pas de femme comme cela, et je les déteste ces idées qui m'ont pris ma Germaine !

D'ailleurs va, j'ai bien mieux fait de me retirer, car j'aurais probablement eu à subir ses dédains, tu comprends que maintenant elle ne voudra plus d'un pauvre diable comme moi ; elle va me trouver trop ignorant, trop comme tous les autres. Il va lui falloir un savant, un écrivain, un poète, un homme très riche qui n'ait rien à faire, qui lui paye des serviteurs et qui parle avec elle science et littérature toute sa vie. Bachelière es-arts, elle sera très difficile pour se marier, Mademoiselle Dupré ! et plutôt que de ne pas rencontrer la merveille qu'elle aura rêvée, elle préférera rester célibataire. Et supposons qu'elle consente encore à me recevoir, penses-tu que ce doit être amusant de passer sa vie avec une femme savante qui nous fasse sentir sans cesse qu'elle nous égale par la culture intellectuelle ?

Mais cela n'est pas à craindre : elles se vouent toutes au célibat leurs études à outrance leur dessèche le cœur. A force de se resserrer dans le domaine si positif des sciences, à force de tenir leur esprit rivé à des spéculations philosophiques, à des questions où le cœur n'a rien à faire ; à force d'étouffer et d'enchaîner leur imagination, elles deviennent insensibles, incapables d'aimer, incapables de se dévouer. Heureuses seulement si, au milieu des mille subtilités qui les guettent autour de chaque question, parmi les erreurs nombreuses qui se glissent sous les apparences du vrai, elles ne s'égarer et ne perdent leur foi ! Ah ! pauvre Germaine ! une si charmante enfant !... et je l'aime tant !

— Et je puis ajouter pauvre Rodolphe ! n'est-ce pas ! dit Paul qui assis en face de son ami avait écouté sans oser interrompre la longue énumération de ses griefs contre l'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Rodolphe avait d'abord parlé comme s'il avait été seul, len-

tement, scandant chacune de ses phrases et goûtant la satisfaction qu'on éprouve à se confier à un ami quand on a un lourd chagrin sur le cœur. Mais à mesure qu'il parlait, il s'était animé, il avait marché de long en large dans la chambre, et, finalement, était venu s'abattre dans un fauteuil avec cette exclamation pleine de regrets : Je l'aime tant !

Paul ne partageait pas toutes les idées de son ami : il était plus tolérant. Mais jugeant que pour le moment des paroles ne suffiraient pas pour calmer la surexcitation de Rodolphe, il remit la discussion à plus tard.

— Ça me fait bien de la peine, Rodolphe, dit-il, mais je ne puis te garder plus longtemps ici. J'ai promis à ma cousine Antoinette de me rendre chez elle, ce soir, où elle réunit quelques intimes en l'honneur d'une amie qui est de passage à Montréal... mais toi, que vas-tu faire toute la soirée ?

— Je ne le sais pas.

— Mais alors, viens donc avec moi ! Tu comprends bien qu'Antoinette sera fière d'avoir un joli garçon comme toi dans son salon !

.....

Dans sa toilette simple mais élégante, avec les manières affables et gracieuses qui lui gagnaient toutes les sympathies, Mademoiselle Duval faisait les honneurs de son salon. Elle allait et venait, souriante, jetant furtivement un regard vers le coin où Rodolphe s'était tapi, et alors son sourire prenait un petit air malin. En deux mots, Paul, la prenant un peu à l'écart, l'avait mise au courant de toute l'histoire et elle s'était juré de le convertir, ce grand garçon-là.

.....

— "Vous ne m'êtes certainement pas tout à fait inconnu, caquetait maintenant Antoinette qui était venue s'asseoir près de Rodolphe. Quand Paul vous a présenté, tout-à-l'heure, il me semblait que je vous avais déjà rencontré quelque part, je crois même que c'est à un concert ; vous étiez avec Germaine Dupré.

— Cela est très possible. Vous connaissez donc Mademoiselle Dupré ?

— Mais bien sûr que je la connais ! c'est une de mes compagnes de l'École Supérieure ; une charmante jeune fille, je vous assure.

— Vous êtes aussi de l'École Supérieure ?

— J'ai passé, l'an dernier, l'examen du baccalauréat de lettres, et cette année, je suis inscrite à la section des sciences.

— Ah !... et vous aimez beaucoup cela, Mademoiselle ? La question brûlante était posée.

— Moi, si j'aime l'étude ! Autant que d'autres le théâtre !

— Mais cela doit vous fatiguer, Mademoiselle, d'étudier tant de choses en si peu de temps ?

— Oh ! ce n'est rien d'extraordinaire, remarquez bien que ces deux ans d'étude s'ajoutent à un cours déjà suffisamment avancé. D'ailleurs, si l'on nous désigne souvent dérisoirement sous le titre pompeux de "femmes savantes", on oublie que la vraie science consiste à "savoir que l'on ne sait rien !"

Le silence s'était fait parmi les autres groupes qui causaient séparément dans le salon et toutes les chaises s'étaient rapprochées des deux jeunes gens. Antoinette sentant que tout le monde l'écoutait, prit son rôle au sérieux :

— Oh ! je n'ignore pas tous les préjugés qui ont cours contre l'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles :

quelques-uns disent que nous n'étudions que par pédantisme, pour n'être pas comme les autres; ceux-là je les envoie tout de suite auprès des nombreuses bacheliers qui dans différentes communautés ont revêtu l'habit religieux; ils apprendront auprès d'elles que la science chez une femme peut inspirer les plus beaux dévouements, les actes les plus généreux et qu'elle se cache bien volontiers derrière les murs d'un cloître.

— *Bien volontiers, c'est vraiment trop engageant fit une toute jeune frimousse blonde!*

Elle sourit puis continua:

— D'autres prétendent que nous voulons essayer d'égaliser les hommes. Moi je leur fait l'honneur de trouver cela tout-à-fait ridicule! Les hommes ont donc bien peur de perdre leur prestige! Un petit murmure souligna l'ironie. Ils savent pourtant bien que nous ne parviendrons jamais à atteindre les degrés où quelques-uns d'entre eux se sont élevés, nous n'avons jamais eu nous de Pascal ni de Bossuet; vous savez la suite, l'apothéose qu'un auteur a su faire du rôle de la femme.

— Bravo fit Paul.

— Mais ce devoir, n'y a-t-il donc que les femmes médiocrement instruites qui puissent le remplir? Non, les études ne rendent pas dédaigneuses des occupations plus humbles du ménage; elles apprennent au contraire à juger sainement les choses, à comprendre que la vie se compose de ces mille petits travaux, et que le bonheur d'un foyer n'existe qu'en autant que la femme en est le centre et l'âme

Antoinette jouait son dernier atout.

— Tenez, l'autre jour, j'entendais un vieux monsieur à favoris qui disait à papa: "Mais, Monsieur Duval, vous feriez bien mieux de lui apprendre à faire la soupe, votre fille; dans le ménage, c'est plus utile que de savoir le latin et la philosophie!" Il avait bien raison, ce bon monsieur: il y a beaucoup de Chrysales qui "se nourrissent de soupe et non de beau langage" C'est pourquoi toute jeune fille à mon avis doit être capable de faire tout ce qu'exige le soin d'une maison. Lors même qu'on vient de traduire Cicéron ou d'apprendre une thèse de philosophie, on n'a pas pour cela perdu le goût, le jugement, l'adresse et l'activité nécessaire à toute bonne ménagère.

Rodolphe perdait de minute en minute son air sceptique.

— Et je n'ai pas fini, Monsieur, poursuivit Antoinette, il y en a qui tremblent que nous ne perdions la foi. Ah!... chaque jour, nous étudions avec soin notre apologétique chrétienne et nous réfutons par des raisonnements très forts les accusations portées contre l'Eglise. La foi naïve que nous avions auparavant, nous la doublons d'une foi convaincue, basée sur la raison. Non seulement nous ne perdons pas la foi, mais nous nous préparons à la défendre si quelqu'un vient l'attaquer en notre présence, et c'est là la plus belle partie de nos études.

— Tout cela est vrai, ma cousine, interrompit Paul, mais en définitive de quel profit cela vous sera-t-il?

.....

On venait d'annoncer Mademoiselle Dupré.

— "Enfin, ma chère Germaine, te voilà! Tu arrives juste à temps pour me secourir; figure-toi que je parle depuis une demi-heure pour convaincre ces Messieurs qui calomniaient notre Ecole Supérieure..."

— Mais la cause doit être déjà gagnée?

— Bien je le croyais, mais Monsieur mon cousin vient

de me demander "à quoi cela va nous servir?" Dis-le lui donc, à quoi cela va nous servir!

Un peu intimidée, Germaine hésitait.

— A quoi cela me sert? A passer bien agréablement mon temps, j'imagine.

Et elle rit de son joli rire clair.

— Et puis qui sait, je m'immunise contre les ennuis de la vie... Mais tenez, laissez-moi plutôt vous lire quelques lignes que j'ai lues tout récemment dans "La Bonne Parole". D'un geste rapide elle feuilletait le journal laissé sur la table avec quelques livres:

— Voilà, dit-elle: "Toute la science du monde est-elle suffisante pour accomplir l'œuvre délicate qui appartient à la femme, et qui est de façonner le cœur de l'enfant? Quand la mère répond aux questions que lui pose son fils, depuis les plus enfantines, celles qui demandent souvent les réponses les plus difficiles, jusqu'à celles que, devenu homme, il veut lui faire résoudre, elle se dépouille de tout ce qu'elle possède de science pour le communiquer à son enfant et jamais elle ne trouve qu'elle en possède trop. C'est ainsi qu'auprès de son fils homme, elle conserve son prestige et se fait admirer en même temps que chérir. La femme appelée à faire partie d'une classe dirigeante dans la société, doit être très instruite: "un aveugle ne peut conduire un autre aveugle". Les études servent à mettre en lumière nos devoirs sociaux et au besoin à défendre notre foi. Préparer à Dieu des prêtres, à l'Eglise des soldats, à la société des hommes d'honneur et de devoir, à la patrie des défenseurs, voilà le devoir des femmes, et là où leur cœur seul aurait peut-être échoué, leur cœur et leur esprit fortifié par de sérieuses études, certainement réussiront."

Germaine s'était tue.

Rodolphe qui sentait battre son cœur très vite dans sa poitrine s'approcha d'elle. Tous ses préjugés, toutes ses rancunes s'étaient évanouis.

— Mademoiselle Germaine, balbutia-t-il tout bas, tandis que les amis, discrètement, d'un air entendu, s'éloignaient, Mademoiselle Germaine vous feriez un bon avocat.

Or de ce moment-là, ils furent heureux tous deux comme autrefois.

*Thérèse.*

---

La poésie et la musique, qui vivent d'amour ont leurs racines dans les mathématiques inflexibles et absolument exactes: comme si l'amour et l'ordre, qui quelquefois nous semblent ennemis, mettaient je ne sais quelle affectation à se proclamer unis dans ces hautes manifestations d'eux-mêmes.

*Hello.*

\*  
\*  
\*

Peut-être la vanité deviendrait-elle impossible si les hommes avaient une idée de leur grandeur.

*Hello.*

\*  
\*  
\*

Ceux qui emploient mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa brièveté: comme ils le consomment à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; ce qui au contraire qui en font un meilleur usage en ont de reste.

## LES CERCLES D'ÉTUDES

### De la discussion au Cercle d'Étude.

Dans son origine le verbe discuter, du latin *discutere*, veut dire *secouer*.

L'expression étymologique de celle-ci renferme en elle-même toute une définition qui révèle de la chose un sens très fin très vivant.

Secouer, n'est-ce pas là le geste habituel que nous faisons pour débarrasser un objet de la poussière de la route, des mauvais plis des temps?

De même dans l'ordre intellectuel, discuter c'est secouer ses croyances, ses idées, ses connaissances, pour les débarrasser de la poussière des erreurs, des mauvais plis des préjugés et des passions.

Discuter c'est rejeter du chemin tout obstacle pour aller vers ce qui doit être l'unique objet de nos préoccupations intellectuelles : la vérité.

\*  
\*\*

La discussion répond si bien à notre nature, elle est si bien dans l'air, que d'instinct les cercles voudront la mettre à leur programme d'études, comme nous aimons à retrouver parmi nos convives, celui qui sait le mieux flatter nos inclinations et nos goûts.

Je voudrais vous démontrer pourtant que la discussion doit avant tout figurer à nos séances, comme une aide précieuse à l'acquisition de la fin même du cercle, qui veut la formation de l'esprit et du cœur de la jeune fille en vue de tous ses devoirs.

Par cette définition, le cercle est une école de préparation à la vie telle qu'elle nous est faite, et une invitation à la bien vivre. Pas une vie toute passive où l'on se contente d'éviter le mal, mais la vie prise dans une acception plus haute, où l'on s'efforce de connaître et de défendre la vérité, d'aimer et de répandre le bien.

Pour atteindre cette double fin l'on travaillera au cercle à orner l'intelligence de connaissances solides et pratiques, tout en la rendant habile à démêler le vrai du faux, puis l'on cherchera après avoir dirigé la volonté vers le bien, à l'assouplir aux multiples aspérités que rencontre l'exercice de ce bien.

Verrons-nous maintenant comment la discussion aide admirablement à atteindre ces fins?

Au cercle souvent le livre c'est le professeur, mais un professeur froid, compassé, un peu monotone et qu'on ne comprend pas toujours. Le professeur peut être encore le directeur, et la leçon devient plus pratique étant expliquée et rendue plus accessible à toutes, mais le directeur même ne peut se mettre dans l'esprit de chacune, et il ne connaît pas les lacunes, les vides, les erreurs, les préjugés qui peuvent exister. Alors combien d'objections ne seront pas résolues, combien d'erreurs ne seront pas réfutées, combien d'obscurités ne seront pas éclaircies.

Mettons ces froides théories, ces doctrines incomprises, cet enseignement obscur, ces passages douteux en mouvement par la discussion. C'est-à-dire secouons-les, exposons-les au choc des esprits qui se le renverront comme une balle après y avoir laissé l'empreinte toute personnelle de leurs connaissances propres et de leur propre expérience.

D'avoir ainsi mis en commun toutes ces lumières si faibles soient-elles chacune, de les avoir projetées avec vivacité sur toutes les faces de l'objet de nos études, il se dégagera des connaissances ainsi acquises, un sens plus net, plus profond, plus complet. et que la mémoire re-

tiendra plus facilement, presque comme une chose vue.

Nous saurons mieux aussi classer ces connaissances, les rattacher aux principes généraux, et lorsque viendra le moment de nous en servir, plus rapidement, plus judicieusement elles répondront à notre appel.

Pour les facultés elles-mêmes quel entraînement que la discussion! Elle peut très bien être comparée à certains exercices physiques dont l'excellence vient précisément de ce qu'ils savent mettre en jeu tous les muscles pour les assouplir, les fortifier, de façon à ce que le mouvement qu'ils produisent ait cette force, cette précision, cette grâce qui nous ravissent.

De même pour toutes les facultés de la vie intellectuelle. C'est l'imagination qui apprend à ordonner ses images, se fait plus active, plus discrète aussi, se soumet davantage au gouvernement de la raison.

C'est la mémoire tant sensible qu'intellectuelle, qui se développe, se forme sans effort presque, sous l'action répétée qu'elle accomplit, afin de présenter spontanément les faits et les connaissances réclamées.

A l'exercice de la discussion, la raison enfin se fortifie jusqu'à pouvoir poursuivre un raisonnement jusqu'au bout, à manier plus habilement ses arguments, à mieux démêler le vrai du faux.

A travers la discussion encore, l'esprit apprenant à voir clair en soi et dans les autres, à analyser les sentiments et à discerner les esprits, acquiert une finesse et une pénétration qui serviront à propos dans la pratique du bien et la recherche du vrai.

Je n'ai pas à prouver je crois, que la discussion donne une grande facilité de parole, qu'elle habitue à l'improvisation, qu'elle enseigne l'art de persuader.....

Tout ce que nous avons dit de l'excellence de la discussion pour la formation de l'intelligence à la recherche de la vérité, peut s'appliquer à la formation de la volonté à la recherche du bien.

Comme il en fut pour la vérité, le bien nous apparaissant dans cette atmosphère particulière de vie et de chaleur que crée la discussion, nous semblera plus vivant, plus délectable et sous ce double aspect il s'imposera davantage à notre désir et à notre action.

Pour elle-même la volonté ne trouvera pas un moins grand profit à cet exercice.

Bien des côtés insoupçonnés de notre caractère sont mis à jour dans ce qu'on appelle si justement le feu de la discussion, et ce n'est pas toujours le meilleur de soi qui est ainsi révélé.

Parce que nous sentons si vivement alors ces faiblesses du cœur et de l'esprit, qu'elles soient de l'orgueil, de l'entêtement, des préjugés, des partis pris, de la jalousie, de la dissimulation, de l'emportement, parce que nous reconnaissons dis-je que ces passions et habitudes amoindrissent notre force de raisonnement, diminuent nos ressources de persuasion et nous vouent même au ridicule, la volonté travaillera peu à peu à les atténuer, et en vertu de cette sincère observation, suivie de l'effort constant, elle acquerra de cette droiture et de cette force, justifiatrices des belles paroles de St-Augustin: "N'accusons point nos passions mais seulement notre volonté."

\*  
\*\*

Après avoir vu les avantages de la discussion pour atteindre la fin même du cercle, il est temps de nous demander : comment discuterons-nous?... car évidemment la discussion ne sera pas laissée aux caprices du hasard ou au besoin de bavardage de chacune.

Il faudra tout d'abord la régler par certaines conditions extérieures sur lesquelles il peut sembler puéril de s'arrêter, mais qu'on oublie trop souvent de respecter.

Je les énumère simplement.

Que les sujets soumis à la discussion soient sérieux, et correspondent généralement à l'ordre du jour. L'imagination a des ailes et il arrive souvent que nous nous surprenons à causer de choses futiles. Bien vite alors la discussion devra être ramenée à son point de départ.

Pour le bon ordre et le plus grand profit de toutes, ne parlons pas toutes à la fois : il est si intéressant d'entendre les différentes opinions basées sur des connaissances, des jugements et des expériences divers.

Il arrive encore que le sujet étant des plus palpitant, de petits groupes se forment pour discuter plus à l'aise. L'intérêt général en est diminué, la discussion risque de se prolonger outre mesure, et ne pouvant être contrôlée par la présidente, elle glisse quelquefois dans certains groupes, celui des plus jeunes disons, sur un terrain tout-à-fait étranger.

A ces règles extérieures j'ajouterai quelques qualités de l'esprit et du cœur que requiert la discussion pour avoir toute sa valeur éducatrice, mais qu'elle développe à son tour en nous.

Tels sont le désintéressement qui sacrifie à la vérité ses opinions, son amour-propre, ses intérêts personnels ; une entière loyauté qui a horreur des artifices et des arguments spécieux ; cette parfaite sincérité qui n'accepte aucun déguisement de la pensée et du sentiment.

Soyons encore modérées, prudentes, perspicaces et cela nous servira fort à propos.

Mais s'il faut user de tant d'égards envers la vérité, combien aussi ne faut-il pas en avoir pour nos compagnes de cercle : il ne faut pas oublier que ces adversaires d'un moment sont des amies de toujours.

La première vertu de courtoisie est le tact qui veut que nous prêtions aux idées, aux opinions des autres, toute l'attention et la considération que nous désirons pour nous-mêmes. Soyons, selon la jolie expression d'Ollé-Laprune "très hospitaliers pour les idées d'autrui". Le tact veut encore que, nous mettant continuellement à la place de nos interlocutrices, nous ne fassions jamais aucune remarque, aucune allusion qui seraient de nature à blesser et à jeter un froid dans l'assemblée. Le tact enfin dispose à la sympathie, de telle sorte que loin de diviser, la discussion rapproche.

Telles sont les principales dispositions de l'esprit et du cœur qui rendront toute discussion agréable autant qu'utile.

De ce qui précède nous pouvons tirer les principaux obstacles à la discussion. Je ne m'arrêterai qu'aux deux obstacles les plus communs : l'apathie et la timidité.

L'apathie dissimule mal la paresse. Discuter demande un effort intellectuel et requiert des connaissances qu'il aurait fallu acquérir.

La timidité, qu'il ne faut pas confondre avec la modestie, masque souvent beaucoup de respect humain et un grand orgueil : on craint le ridicule, on craint de ne pas se révéler ce qu'on voudrait tant paraître, on craint de n'avoir pas le beau rôle.

C'est un peu de lacheté que tout cela. Si se taire à propos est une marque d'esprit, parler à propos et sans crainte est une belle marque de courage et aussi d'esprit.

Pouvons-nous préconiser quelques moyens de provoquer

et d'activer la discussion au cercle ?

L'initiative et l'expérience de chacune en suggéreront un grand nombre ; disons cependant que les sujets d'actualité, les questions brûlantes du jour, les comptes-rendus des œuvres auxquelles les membres auront pris part, et tout autres sujets qui nous attirent, étant soumis à la discussion dès le début, l'élan est donné et la discussion se soutient bien souvent sur toutes les questions au programme.

Essayons aussi d'organiser des lectures que chacune sera invitée à commenter. Dans un de nos cercles par exemple, à tour de rôle, les membres recherchent la portée sociale d'un page d'Évangile, ce qui donne lieu souvent à une vive discussion.

L'on peut aussi proposer à l'avance des sujets et la discussion sera rendue plus intéressante par cette préparation. Et pour qu'il soit plus fructueux, ne peut-on à la fin de chaque débat, résumer ce qui a été dit pour en tirer une conclusion pratique ?

Bien d'autres suggestions enfin peuvent être faites qui seront excellentes.

Formulons ici le vœu que l'on recherche dans chaque Cercle d'Études des moyens qui lui deviendraient propres de provoquer et d'activer la discussion, de la rendre générale et fructueuse.

## L'entraide des Cercles d'études

*Plan de causerie* : — La lecture.

(1) La nécessité de se constituer une saine ambiance intellectuelle — (a) pour sa formation personnelle — (b) pour l'efficacité de son influence sociale.

(2) Quoi lire ? (a) L'importance de la bonne orientation des lectures. (b) Quelques suggestions.

(3) Comment lire ? Méthode — expériences.

*Bibliographie* : — Les livres qui s'imposent. — Fr. Duval. Pour lire les beaux livres. — Roupaïn. La femme studieuse — Mgr Dupanloup. La lecture populaire — Yves le Kermor (A. P. de Reims). Romans à lire et à proscrire — Abbé Bethléem.

*Sujets d'entretien* : — (1) Quelques raisons de conserver notre caractère français.

(2) Quels moyens pratiques suggérer pour améliorer notre parler national ?

(3) Quelle héroïne de notre histoire préférez-vous et quel fait de sa vie vous semble plus particulièrement admirable et exemplaire ?

### Pour une œuvre sœur.

Les jeunes gens de l'A. C. J. C. nous prient d'annoncer la soirée canadienne qu'ils organisent pour le 31 janvier au Monument National au profit de leur comité régional. Nous sommes heureuses d'en informer les membres de nos cercles. Au programme musical et dramatique, figurent plusieurs œuvres inédites de nos artistes et littérateurs canadiens. Les prix des sièges sont de 35 et de 50 sous ; les fauteuils de loge se vendent 75 sous au Comité de propagande, 651 Av. Papineau. Tel St-L. 2062 ou est 2723.

N. B. La vente de 5 billets donne droit à un billet gratis.

## NOTRE COURRIER

**Le féminisme musulman.** — Un congrès féminin s'est tenu récemment à Kazan, en Russie, où la population est en grande partie musulmane. Des déléguées s'y sont rendues du Turkestan, du Caucase, de la Crimée, de la Sibérie pour discuter la situation sociale et politique qui sera faite aux sujets musulmans de la Russie, au lendemain de la Révolution qui sévit actuellement dans ce pays.

Parmi les décisions prises par ce congrès, il est intéressant d'en noter quelques-unes qui montrent l'influence bienfaisante de l'action féminine, laquelle s'applique partout au relèvement social.

Ces décisions furent adoptées par l'Assemblée générale des Musulmans de Russie qui nomma des commissions pour voir à la mise à exécution du programme qui se résume en partie ainsi : (a) Mêmes droits au foyer pour la femme comme pour l'homme ; (b) Abolition du mariage conclu par les parents à l'insu de leurs filles. Réforme du statut matrimonial en ce qui concerne la dot qui a dénaturé une loi éminemment sociale au point d'en faire une vulgaire opération de lucre ;

(c) Défense de se marier aux filles âgées de moins de seize ans. Obligation pour les deux partis de présenter un certificat de bonne santé ;

(d) Abolition radicale de la polygamie ;

(e) Instruction obligatoire pour la femme comme pour l'homme ;

(f) Création de jardins publics pour enfants, et d'écoles pour les filles.

**Bonne volonté récompensée.** — Afin de reconnaître la bonne volonté déployée par leur personnel pendant l'époque si occupée qui précède les fêtes, plusieurs grands magasins ont réuni tous leurs employés dans de grands banquets, le dernier samedi de l'année. Cet exemple mérite d'être signalé car le surmenage et la fatigue, inséparables de ces jours de fin d'année pour les jeunes filles employées de magasins, ont été allégés pour ainsi dire par ce gracieux témoignage de la part de directions sympathiques et attentives au bien-être de leur personnel.

## REVUE DES REVUES

### L'action sociale de la femme à la campagne en 1917.

*Sous ce titre, "Le Correspondant" publiait dernièrement un intéressant article de la Ctesse de Keranflech-Kernezne. Le résumé suivant qu'on en a fait fera bien connaître comment s'exerce l'action sociale et économique de la femme française à la campagne, et les œuvres qui aident à étendre et à perfectionner cette action.*

"Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fit à l'homme qu'en l'aimant et que l'insensibilité fût à jamais incapable soit de lui donner la lumière, soit de lui inspirer la vertu," a dit Lacordaire ; mais l'amour suppose la connaissance. Il faut donc, avant d'agir, étudier le milieu sur lequel on veut exercer son influence. Le monde des champs, enveloppé de réserves séculaires est des plus difficiles à pénétrer. Silencieux, concentrés, défiants, le paysan et la paysane ne se livrent qu'à demi ; à cet embarras de leur part, correspond souvent de notre côté une sorte de timidité et de gêne qui paralyse nos meilleures disposi-

tions, et que le paysan prend parfois pour de la hauteur. Mais avec les menues attentions que l'on peut appeler la politesse de la charité, on peut vite renverser les barrières qui nous séparent des humbles.

Le dévouement de la femme la porte tout d'abord à soulager, à diminuer la souffrance, à visiter et à soigner les malades, ce qui fournit aisément l'occasion de glisser souvent un conseil d'hygiène et de panser une plaie morale.

Dans le domaine économique, elle peut donner aux fermières "l'idée du mieux", le "stimulant du progrès" et la "science théorique du ménage, qui leur font presque totalement défaut. Elle donnera son concours au cultivateur par ses conseils et ses encouragements, et l'aidera à élever ses enfants et à leur choisir le métier qui leur convient.

Mais cette action de la femme risquerait d'être insuffisante, si elle demeurait individuelle ; il lui faut le secours des œuvres qui étayent et soutiennent une volonté de bienfaisance, et enlèvent aux bienfaits leur caractère absolument personnel et les rendent plus acceptables à certaines natures trop fières pour se plier au joug, fut-il le plus dissimulé.

Selon le but qu'elles se proposent, les œuvres sociales des femmes françaises à la campagne peuvent se ranger en 4 catégories : 1° Les Œuvres religieuses. 2° Œuvres d'éducation. 3° Œuvres professionnelles. 4° Œuvres d'assistance et de prévoyance sociales.

1° Les Œuvres religieuses ont l'apostolat pour objet. Elles comprennent les Associations d'Enfants de Marie, de Mères chrétiennes, les Lignes pieuses, les réunions du catéchisme etc. Leur direction appartient au clergé de la paroisse.

2° Les "Œuvres d'éducation" comprennent (a) les écoles libres ou publiques, que l'on ne peut guère considérer comme spécialement rurales, (b) les Ecoles ménagères, tantôt greffées sur un ouvroir ou un patronage, tantôt prenant le caractère d'école ambulante s'adressant aux plus âgées déjà aux prises avec les difficultés de l'existence. Ces écoles sont complétées par (c) l'Œuvre du trousseau dont le but est de faire confectionner à l'enfant, chaque année, un joli trousseau, moyennant une légère cotisation destinée à l'achat des matières premières. (d) Enfin, la Caisse dotale encourage l'économie et produit d'admirables résultats.

3° Les "Œuvres professionnelles" sont destinées à faire de la jeune fille une valeur sociale ; elles comprennent les "Cercles des fermières", complétées au besoin par les "Coopératives" et les "Mutualités".

Les Cercles des fermières ont pour but de propager les notions d'hygiène et d'économie domestique et d'enrayer l'exode rural en répandant des idées plus pratiques sur l'éducation rationnelle des enfants, et en cherchant de toute manière à améliorer la situation matérielle et morale de la population. Il est intéressant de noter ici que cette institution a pris naissance au Canada, au début du XXe siècle ; elle a été répandue aux Etats-Unis, en Belgique, en Pologne, puis en France vers 1905 où elle s'est développée sous l'énergique impulsion de Mgr Gibier.

Le moyen d'action auprès des fermières, c'est la conférence suivie de la discussion et surtout le contact fréquent entre les adhérentes de la société qui profitent ainsi de l'expérience les unes des autres, qui apprennent à se découvrir des intérêts communs et à s'élever au-dessus des ennuis des préoccupations quotidiennes.

**Générateur à Rayon violet de Branston**

La plus récente découverte scientifique pour les traitements du cuir chevelu et de la figure chez



**Madame ASSELIN**

175 ouest, Av. Laurier, angle Mance  
Tél.: St-Louis 4085

**Rod. Carrière, Henri Senécal**

Opticiens et Optométristes

207 Est, Rue STE-CATHERINE

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet  
MONTREAL



Assortiment complet de lorgnons lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra. Aussi un grand choix de Thermomètres, Baromètres de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles.

Salons privés pour l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATIONS: A l'Hôtel-Dieu, par Rod. Carrière de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi. Aux salons d'Optique, de 9 a.m. à 8 p.m., par Rod. Carrière de 1 p.m. à 5 p.m. Tél. Bell Est 2257.

Rendez-vous pris par téléphone

**La Banque Provinciale DU CANADA**

Siège social, 7 et 9, Place d'Armes, MONTRÉAL

Capital autorisé . . . . . \$2,000,000.  
Capital payé et surplus . . . . . 1,700,000.

La seule Banque en Canada ayant un Bureau de Contrôle pour son département d'Épargne. Monsieur H. Laporte, président de la banque. Sir Alexandre Lacoste, président du bureau de contrôle.

Monsieur Tancrède Bienvenu, vice-président et gérant général.

**Succursales à Montréal.**

- 392 est, rue S.-Catherine, près S.-Hubert.
- 1022 — — — — — angle Dorion.
- 550 — — — — — à Maisonneuve.
- 848 ouest, rue Notre-Dame, angle Richmond.
- 1333 — — — — — — Vinet.
- 2021 — — — — — S.-Henri.
- 346, rue Beaubien, angle S.-Valier.
- 742 est, rue Ontario, — Panet.
- 408 est, rue Rachel, — S.-Hubert.
- 103, rue Roy, (S.-Louis-de-France).
- 493, rue Bélanger, (S.-Arsène).
- Boulevard Gouin, quartier AHUNTSIC.

**HENRY BIRKS & SON Ltd. PHILIPS SQUARE**

Fabrication, réparation d'articles d'églises, Insignes de société, Croix, etc.  
Une spécialité de dorure et placage.  
Commandes respectueusement sollicitées.

Quelques cercles organisent une Coopérative, d'autres, une Mutualité; presque tous, une Bibliothèque.

Rien ne serait plus facile, suggère la Ctesse de Kerze- ne, que de leur adjoindre une Caisse de retraites et une Société de secours mutuels.

La guerre a malheureusement entravé l'essor de ces cercles; mais on compte avec raison sur l'Association des fermières pour aider au relèvement des nombreux villa- ges envahis.

4° Les Œuvres d'assistance et de prévoyance sociales sont en France plus développées à la ville qu'à la cam- pagne. On tend beaucoup, cependant, à multiplier les petits hôpitaux, les dispensaires, les sanatoriums qui per- mettent aux patients d'être soignés dans de bonnes con- ditions et à peu de distance de chez eux.

D'autres œuvres peuvent se ranger dans cette catégorie, et qui ont pour but d'enrayer l'émigration de la jeunesse; n'est-ce pas de la haute prévoyance sociale? Ce sont l'"Aiguille au foyer" de Mademoiselle Marmier, l'Asso- ciation des dentellières lozériennes de Las Cases, les indus- tries de broderie et d'horlogerie dans le Jura etc... Une idée neuve: "la Maison et le travail aux champs", s'ef- force de combattre la dépopulation des campagnes en re- cherchant, dans les grandes villes, les familles de cultiva- teurs non entièrement déracinées pour les ramener aux champs dans de bonnes conditions et les réacclimater.

Après avoir rendu hommage au mérite de ces œuvres, on ne peut toutefois s'empêcher de constater avec regret leur isolement. Elles devraient être plus groupées en faisceau tout en demeurant libres et indépendantes, mais non abandonnées. Elles acquerraient ainsi plus de force. et un large courant de vie circulerait incessamment de l'une à l'autre, profitant à toutes.

Un organisme existe qui tend à combler cette lacune: c'est la Société des agriculteurs de France, comprenant 14 sections où toutes les questions sont discutées. La

section de l'enseignement est confiée à la femme et est destinée à être une œuvre d'idée s'efforçant d'éclairer les intelligences et de provoquer les initiatives; et une œuvre d'action, afin de rendre celles-ci possibles, durables et prospères.

La société des agriculteurs de France est donc appelée à contribuer largement au relèvement des campagnes après la guerre.

Cette énumération, forcément incomplète et restreinte, des œuvres rurales féminines ne peut guère qu'indiquer les divers courants de la bienfaisance et les formes qu'elle a prises le plus volontiers à la campagne depuis quelques années. En fait, la liste des œuvres ne sera jamais close. A de nouveaux besoins, à de nouvelles souffrances, la cha- rité prévoyante invente sans cesse de nouveaux remèdes. Puisse-t-elle sans se lasser, continuer à répandre dans les campagnes ces précieuses semences de joie, d'ordre et de paix qui font les foyers heureux et les peuples pros- pères.

E. L.

Que de fois, à la recherche du vrai, ou dans l'incertitude de la détermination morale à prendre, il nous arrive d'hé- siter devant une porte que nous croyons bien close et que nous n'avons qu'à pousser.

Vladimir Soloviev.

\*\*\*

Aimez beaucoup l'intelligence de votre foi.

St Augustin.

\*\*

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre.

Pascal.

\*\*

Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur.

Pascal.

Mères de famille. ouvrières. commis, jeunes filles



La seule banque constituée en vertu de la "loi des Banques d'Épargnes" faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible aux déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes quelques petites qu'elles soient, des veuves, commis, des apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Nous vous réservons le meilleur accueil.  
1<sup>er</sup> gérant général,  
A.-P. LESPERANCE,

### J.-A.-D. GODBOUT PHARMACIEN

Angle Craig et Bonsecours, Main 3379.  
— Craig et côte de la place d'Armes, Main 1853.  
— S.-Catherine et Darling, Lasalle 1667.

A LOUER

Tél. Bell, Est 6400.

### J.-B. BAILLARGEON

(Camionnages)

La plus grande organisation de transport  
329 est, rue ONTARIO — — — Montréal.

Fleurs Naturelles Artificielles

### Chas.-C. de Lorimier

250, rue ST-DENIS. Tél. Est 1584

TEL. UP 2187.

TEL. Rés.: Up 1329

### JOSEPH SAWYER

ARCHITECTE, MESUREUR et ÉVALUATEUR.  
407, rue GUY, Montréal.

**LAIT CLARIFIÉ ET  
PASTEURISÉ  
CRÈME, BEURRE  
OEUF**

**CRÈME À LA GLACE**

### J.-J. JOUBERT

LIMITÉE

975, rue SAINT-ANDRÉ

### Maison FILIATRAULT

Tapis, Prelarts, Nouveautés  
CHAPEAUX DE DAMES, etc.

429-433, BOUL. S.-LAURENT, Montréal, P.Q.

### J.-L. BAZINET

Fabricant de Stores

JALOUSIES VENITIENNE DRAPERIES

4 Buckingham Ave. Tel. Up 1644

Cotations et Mesures prises sans frais.

### C.-J. GRENIER & Cie

Fabricants et Importateurs de Corsets. — Grand  
choix de gants pour dames.

401-403 est, STE-CATHERINE MONTREAL

### J.-A. TEASDALE & CIE

Lits de plume et matelats réparés  
DÉSINFECTION de la PLUME par la VAPEUR  
après les maladies contagieuses  
157, VISITATION, Montréal — Tél. Est 1916

Faites vos achats à nos magasins et épargnez de l'argent.

## Dupuis Frères

"Le Magasin du Peuple".

Rue S.-CATHERINE, angle S.-ANDRE

### ALBUM VENNAT

Contenant superbes desseins d'ouvrages de  
broderie, dentelles, pyrogravures, peintures,  
broderies religieuses, etc., pour la modique  
somme de 25 cents.

### Raoul Vennat

642, S.-Denis. — Tél. Bell Est 3065



HARNAIS, VALISES,  
SACS DE VOYAGE, SELLES.

### LAMONTAGNE LIMITÉE

Bloc Balmoral, N.-Dame ouest

### Librairie Notre-Dame

Mesdemoiselles MIGNAULT, Prop.

Papeterie, Impressions.

35 ouest, NOTRE-DAME — Tél. Main 7767

### 1<sup>re</sup> Société coopérative de frais funéraires

242 est, rue Ste-Catherine — Téléphone Est 1235 — MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province  
de Québec le 16 août 1895

### ASSURANCE FUNÉRAIRE

Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par  
le Parlement de la Province de Québec, le 22 décembre 1916.

Système de Polices Acquittées ou Système de Polices à Vie entière.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises  
de \$50.00, \$100.00 et \$150.00Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES  
approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire  
autorisé par le Gouvernement.

### POULIN & CIE

VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.

39, marché Bonsecours. — Tél. Main 7107

TEL. MAIN 3142

### J.-A. BELANGER

Manufacturier de FOURRURES

158 ouest, NOTRE-DAME angle St-Pierre  
TEL. BELL ST-LOUIS 992

### The Queen's Jubilee Laundry

CREVIER &amp; FRERES, Props.

53-55-57-59 ouest, Av LAURIER angle St-Urbain  
TELEPHONE EST 2220

### HUDON HÉBERT & CIE Ltée

Importation en gros

### Alimentation, vins, liqueurs

18, rue DeBresoles MONTREAL  
CANADA

Tél. Bell Main 8257.

### MADAME CABANA

PLUMES TEINTES, NETTOYÉES, ET FRISÉES

Assortiment complet de

PLUMES DE TOUTES SORTES

PLUMES PLEUREUSES REPARÉES

683 ouest, rue NOTRE-DAME, Montréal

### G.-J. PAPILLON

Manufacturier de fourrures

Notre assortiment est le plus complet que vous  
puissiez trouver. 181 OUEST, AV LAURIER

Tél. St-Louis 104. Près avenue du Parc

### P. LAFRANCE & CIE Limitée

184, rue S.-DENIS

En face de l'université Laval

Manufacturiers et Importateurs de haute  
nouveau en manteaux, costumes, robes de  
toilettes, blouses, etc., d'une élégance et  
d'un chic incontestable.

TEL. BELL MAIN 5082

LA CIE LOUIS WISINTAINER &amp; FILS, Inc.

Manufacturiers de cadres, miroirs et moulures

Manufacture: Bureau:  
7, rue CLARKE 58, Boul. ST-LAURENT